

Mme Moro / T3

Colloque des philosophes sur la croyance



Le déroulement du colloque :

Vous êtes conviés à un colloque des philosophes pour traiter la question : Les croyances sont-elles nécessaires ? Pour préparer la réunion orale, vous étudiez par groupe de 3 ou 4 personnes, un extrait d'un philosophe qui a écrit sur cette question afin d'en tirer une thèse et des arguments. Vous tentez de prolonger sa réflexion en cherchant des exemples et des objections à la thèse adverse afin de représenter son camp lors du colloque. Vous construisez une intervention et une défense forte pendant une heure afin de pouvoir faire face aux arguments des autres camps philosophiques pendant l'heure d'après où tous les participants seront réunis.

Pendant le colloque, les élèves *participants* doivent débattre de la question, c'est-à-dire représenter la thèse de leur philosophe en la justifiant, émettre des objections fondées et répondre à celles qu'on leur fait, faire évoluer leur thèse en fonction des échanges (préciser, nuancer, voire changer d'avis) ; mais aussi faire avancer de manière constructive la discussion, en (se) posant des questions, en définissant des notions, en faisant des distinctions, en amenant des exemples ou contre exemples, en évoquant les conséquences pratiques/politiques/économiques de sa propre thèse ou de la thèse adverse etc. Tous les membres du groupe doivent essayer de s'exprimer oralement en ayant bien à l'esprit que le but est d'échanger pour mieux comprendre la question et d'avancer ensemble dans la vérité, et non d'avoir raison à tout prix.

Le colloque est animé et organisé par un groupe d'élèves composé d'un président et un reformulateur. Le président est en charge de la distribution de la parole. Chaque participant lève la main lorsqu'il veut prendre la parole ; le président note sur une feuille ceux qui veulent parler en donnant la priorité à ceux qui ne se sont pas encore exprimés ou se sont moins exprimés que d'autres. Il doit animer le colloque, c'est-à-dire trouver un moyen (partir d'un fait divers ou d'une oeuvre d'art) de lancer la question. Le reformulateur tente de reformuler les échanges qui ont eu lieu toutes les 5 minutes environ afin de s'assurer que tous les participants au colloque comprennent ce qui se dit. Il peut demander à un participant de reformuler lorsque son intervention n'est pas claire et il peut demander quel est le lien de l'intervention d'une personne avec l'intervention précédente. Le président signale l'horaire à tous toutes les 15 minutes et veille à ce que l'intervention d'une personne ne soit pas trop longue. Il veille aussi au respect des règles de bienséance: il intervient pour exclure une personne du colloque en cas d'insulte, de prise de parole intempestive, d'agressivité. Il garde aussi le sujet : il vérifie à ce que le colloque ne dérive pas sur un autre sujet que le sujet prévu à partir de ce qui est dit. Ce comité organisateur a en charge de lire tous les textes pendant l'heure de préparation afin d'anticiper la tenue des échanges.

Groupe 1:	Groupe 3:
Groupe 2:	Groupe 4:
Groupe 5:	Groupe 6 :
Groupe 7 :	<ul style="list-style-type: none"> • le président: • le reformulateur:

Textes sur la croyance

Pourquoi l'homme croit-il ?

"Si les hommes avaient le pouvoir d'organiser les circonstances de leur vie au gré de leurs intentions, ou si le hasard leur était toujours favorable, ils ne seraient pas en proie à la superstition. Mais on les voit souvent acculés à une situation si difficile, qu'ils ne savent plus quelle résolution prendre ; en outre, comme leur désir immodéré des faveurs capricieuses du sort les ballote misérablement entre l'espoir et la crainte, ils sont en général très enclins à la crédulité. Lorsqu'ils se trouvent dans le doute, surtout concernant l'issue d'un événement qui leur tient à cœur, la moindre impulsion les entraîne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; en revanche, dès qu'ils se sentent sûrs d'eux-mêmes, ils sont vantards et gonflés de vanité.

[...] D'infimes motifs suffisent à réveiller en eux soit l'espoir, soit la crainte. Si, par exemple, pendant que la frayeur les domine, un incident quelconque leur rappelle un bon ou mauvais souvenir, ils y voient le signe d'une issue heureuse ou malheureuse ; pour cette raison, et bien que l'expérience leur en ait donné cent fois le démenti, ils parlent d'un présage soit heureux, soit funeste.

[...] Ayant forgé d'innombrables fictions, ils interprètent la nature en termes extravagants, comme si elle délirait avec eux."

Spinoza, *Traité des Autorités Théologiques et Politiques*, 1670, Préface, Pléiade, p. 606-607, GF, p. 19.

L'efficacité de la croyance

"La cure consisterait donc à rendre pensable une situation donnée d'abord en termes affectifs - et acceptables pour l'esprit des douleurs que le corps se refuse à tolérer. Que la mythologie du shaman ne corresponde pas à une réalité objective n'a pas d'importance : la malade y croit, et elle est membre d'une société qui y croit. Les esprits protecteurs et les esprits malfaisants, les monstres surnaturels et les animaux magiques, font partie d'un système cohérent qui fonde la conception indigène de l'univers. La malade les accepte, ou, plus exactement, elle ne les a jamais mis en doute. Ce qu'elle n'accepte pas, ce sont des douleurs incohérentes et arbitraires, qui, elles, constituent un élément étranger à son système, mais que, par l'appel au mythe, le shaman va replacer dans un ensemble où tout se tient.

Mais la malade, ayant compris, ne fait pas que se résigner : elle guérit. Et rien de tel ne se produit chez nos malades, quand on leur a expliqué la cause de leurs désordres en invoquant des sécrétions, des microbes ou des virus.

On nous accusera peut-être de paradoxe si nous répondons que la raison en est que les microbes existent, et que les monstres n'existent pas. Et cependant, la relation entre microbe et maladie est extérieure à l'esprit du patient, c'est une relation de cause à effet ; tandis que la relation entre monstre et maladie est intérieure à ce même esprit, conscient ou inconscient : c'est une relation de symbole à chose symbolisée, ou, pour employer le vocabulaire des linguistes, de signifiant à signifié. Un shaman fournit à sa malade un *langage*, dans lequel peuvent s'exprimer immédiatement des états informulés, et autrement informulables. Et c'est le passage à cette expression verbale (qui permet, en même temps, de vivre sous une forme ordonnée et intelligible une expérience actuelle, mais, sans cela, anarchique et ineffable) qui provoque le déblocage du processus physiologique, c'est-à-dire la réorganisation, dans un sens favorable, de la séquence dont la malade subit le déroulement.

À cet égard, la cure shamanistique se place à moitié chemin entre notre médecine organique et des thérapeutiques psychologiques comme la psychanalyse. Son originalité provient de ce qu'elle applique à un trouble organique une méthode très voisine de ces dernières."

Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale* (1958), Éd. Plon, 1958, pp. 217-218.

Les degrés de la croyance

"Il y a croire et croire, et cette différence paraît dans les mots croyance et foi. La différence va même jusqu'à l'opposition ; car selon le commun langage, et pour l'ordinaire de la vie, quand on dit qu'un homme est crédule, on exprime par là qu'il se laisse penser n'importe quoi, qu'il subit l'apparence, qu'il subit l'opinion, qu'il est sans ressort. Mais quand on dit d'un homme d'entreprise qu'il a la foi, on veut dire justement le contraire. Ce sens si humain, si clair pour tous, est dénaturé par ceux qui veulent être crus. Car ils louent la foi, ils disent que la foi sauve, et en même temps ils rabaissent la foi au niveau de la plus sotte croyance. Ce nuage n'est pas près de s'éclaircir. Mettons-nous dedans ; ce n'est déjà plus qu'un brouillard. On discerne quelques contours, c'est mieux que rien.

Dans le fait ceux qui refusent de croire sont des hommes de foi ; on dit encore mieux de bonne foi, car c'est la marque de la foi qu'elle est bonne. Croire à la paix, c'est foi ; il faut ici vouloir ; il faut se rassembler tout, comme un homme qui verrait un spectre, et qui se jurerait à lui-même de vaincre cette apparence. Ici il faut croire d'abord, et contre l'apparence ; la foi va devant ; la foi est courage. Au contraire croire à la guerre, c'est croyance ; c'est penser agenouillé et bientôt couché. C'est avaler tout ce qui se dit ; c'est répéter ce qui a été dit et redit ; c'est penser mécaniquement. Remarquez qu'il n'y a aucun effort à faire pour être prophète de malheur ; toutes les raisons sont prêtes ; tous les lieux communs nous attendent. Il est presque inutile de lire un discours qui suit cette pente ; on sait d'avance ce qui sera dit, et c'est toujours la même chose. Quoi de plus facile que de craindre ?"

Alain, *Propos*, propos du 17 septembre 1927, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1956, t. I, p. 736-737.

Le scepticisme

"Il serait ensuite à propos d'exposer la fin de l'orientation sceptique. La fin, c'est le but de toute action ou considération, elle est elle-même sans but et c'est le dernier point où l'on tend. Nous disons jusqu'à présent que la fin du Sceptique est l'ataraxie en matière d'opinion et la modération dans ce qui est nécessaire. Après avoir commencé à philosopher sur la distinction des représentations et sur la connaissance des vraies et des fausses, de manière à atteindre l'ataraxie, il est tombé sur une discordance d'égale force qu'il s'est abstenu, faute de pouvoir le faire, de trancher ; à cette suspension du jugement, par un heureux hasard, a fait suite l'ataraxie à l'égard de ce qui est objet d'opinion. Car celui qui croit qu'une chose est par nature bonne ou mauvaise se trouble à tout propos ; lorsque ce qui lui semble un bien n'est pas à sa disposition, il pense qu'il subit en châtement des maux réels, et il poursuit le bien, à son avis ; après l'avoir précisément atteint, il tombe dans de plus nombreux troubles pour s'élever contrairement à la raison et sans mesure, et dans la crainte de tout changement, il fait en sorte de ne pas perdre ce qu'il estime un bien. Mais celui qui est dans l'incertitude de la nature des biens ou des maux ne fuit rien, ne poursuit rien avec effort ; aussi jouit-il de l'ataraxie. Ce que l'on raconte du peintre Apelle arrive d'ordinaire au Sceptique. Peignant, dit-on, un cheval et ayant voulu reproduire par le dessin l'écume du cheval, il échoua au point de renoncer et de jeter sur le tableau l'éponge avec laquelle il enlevait les couleurs des pinceaux ; et celle-ci, par contact, reproduisit l'écume du cheval. Les Sceptiques espéraient donc parvenir à l'ataraxie en jugeant de la différence qui existe entre les apparences et les concepts ; faute de pouvoir le faire, ils suspendirent le jugement ; par un heureux hasard, l'ataraxie suivit pour eux la suspension du jugement, tout comme l'ombre suit le corps."

Sextus Empiricus, *Hypotyposes pyrrhoniennes*, I, chap. 12, § 25-29, trad. De J. Grenier et G. Goron, Paris, Éd. Aubier-Montaigne, 1948, p. 163-164.

La raison opposée à la croyance

"Il faut distinguer la *foi rationnelle* de la *foi irrationnelle*. Par *foi irrationnelle*, j'entends la croyance (en une personne ou en une idée) qui se fonde sur la soumission à une autorité irrationnelle. Au contraire, la *foi rationnelle* est une conviction qui s'enracine dans notre propre expérience de pensée et de sentiment – elle n'est pas d'abord une croyance en quelque chose, mais la qualité de certitude et de fermeté qui marque nos convictions. En ce sens, plutôt qu'une croyance spécifique, la *foi* est un trait de caractère qui anime la personnalité entière.

La *foi rationnelle* s'enracine dans une activité productive à laquelle participent l'intelligence et l'affectivité. Dans la pensée rationnelle, dont on suppose que la *foi* est exclue, la *foi rationnelle* est une composante importante. Comment l'homme de science, par exemple, arrive-t-il à une découverte ? Se met-il à faire expérience après expérience, à rassembler un fait après l'autre, sans avoir la vision de ce qu'il s'attend à découvrir ? Il est rare qu'une découverte réellement importante ait jamais été faite de cette manière, comme il est rare que les gens aboutissent à d'importantes conclusions lorsqu'ils se contentent de pourchasser des fantasmes. La démarche d'une pensée créatrice dans tout champ d'activité humaine commence souvent par ce qu'on peut appeler une « vision rationnelle », celle-ci prenant appui sur une étude préalable extensive, sur la réflexion et sur l'observation. Quand l'homme de science réussit à rassembler un assez grand nombre de données, ou à élaborer une formulation mathématique qui rend hautement plausible sa vision de départ, on peut dire qu'il est parvenu à une hypothèse expérimentale. Une analyse soigneuse de cette hypothèse pour en tirer toutes les conséquences, et l'accumulation de données qui la soutiennent conduisent à une hypothèse plus adéquate et finalement peut-être à son inclusion dans une théorie de grande portée. L'histoire de la science abonde en exemples de *foi* dans la raison et dans la vision d'une vérité. Copernic, Kepler, Galilée et Newton étaient tous pénétrés d'une *foi* inébranlable dans la raison, *foi* qui valut à Bruno d'être brûlé sur un bûcher et à Spinoza d'être excommunié. À chaque étape, en partant de la conception d'une vision rationnelle jusqu'à la formulation d'une théorie, la *foi* est nécessaire : *foi* dans la vision comme objectif rationnellement valable à poursuivre, *foi* dans l'hypothèse comme proposition vraisemblable et plausible, et *foi* dans la théorie finale, au moins jusqu'à ce qu'un consensus général sur sa validité ait été obtenu. Cette *foi* s'enracine dans l'expérience propre de chacun, dans la confiance qu'il a en son pouvoir de pensée, d'observation et de jugement. Alors que la *foi irrationnelle* est l'acceptation de quelque chose comme vrai *parce qu'une autorité ou la majorité l'affirme ainsi*, et uniquement pour cela, la *foi rationnelle* s'enracine dans une conviction autonome, fondée sur l'observation et sur la productivité d'une pensée personnelle, *en dépit* de l'opinion de la majorité."

Erich Fromm, *L'Art d'aimer*, 1956, 4^e partie.

Faut-il croire autrui ?

"Si l'homme était forcé de se prouver à lui-même toutes les vérités dont il se sert chaque jour, il n'en finirait point ; il s'épuiserait en démonstrations préliminaires sans avancer ; comme il n'a pas le temps, à cause du court espace de la vie, ni la faculté, à cause des bornes de son esprit, d'en agir ainsi, il en est réduit à tenir pour assurés une foule de faits et d'opinions qu'il n'a eu ni le loisir ni le pouvoir d'examiner et de vérifier par lui-même, mais que de plus habiles ont trouvés ou que la foule adapte. C'est sur ce premier fondement qu'il élève lui-même l'édifice de ses propres pensées. Ce n'est pas sa volonté qui l'amène à procéder de cette manière ; la toi inflexible de sa condition l'y contraint.

Il n'y a pas de si grand philosophe dans le monde qui ne croie un million de choses sur la *foi* d'autrui, et qui ne suppose beaucoup plus de vérités qu'il n'en établit.

Ceci est non seulement nécessaire, mais désirable. Un homme qui entreprendrait d'examiner tout par lui-même ne pourrait accorder que peu de temps et d'attention à chaque chose ; ce travail tiendrait son esprit dans une agitation perpétuelle qui l'empêcherait de pénétrer profondément dans aucune vérité et de se fixer avec solidité dans aucune certitude. Son intelligence sera tout à la fois indépendante et débile^[1]. Il faut donc que, parmi les divers objets des opinions humaines, il fasse un choix et qu'il adopte beaucoup de croyances sans les discuter, afin d'en mieux approfondir un petit nombre dont il s'est réservé l'examen.

Il est vrai que tout homme qui reçoit une opinion sur la parole d'autrui met son esprit en esclavage, mais c'est une servitude salutaire qui permet de faire un bon usage de la liberté."

Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, 1840, II, GF, 1981, p. 15-16

Sens politique de la croyance

Voici le fondement de la critique irrégieuse : c'est l'homme qui fait la religion et non la religion qui fait l'homme. A la vérité, la religion est la conscience de soi et le sentiment de soi de l'homme qui, ou bien ne s'est pas encore conquis, ou bien s'est déjà de nouveau perdu. Mais l'homme, ce n'est pas un être abstrait recroquevillé hors du monde. L'homme c'est le monde de l'homme, c'est l'Etat, c'est la société. Cet Etat, cette société produisent la religion, une conscience renversée du monde parce qu'ils sont eux-mêmes un monde renversé. La religion est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous une forme populaire, son point d'honneur spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément cérémoniel, son universel motif de consolation et de justification. Elle est la réalisation chimérique de l'essence humaine, parce que l'essence humaine ne possède pas de réalité véritable. Lutter contre la religion, c'est donc, indirectement lutter contre ce monde là, dont la religion est l'arôme spirituel.

La misère religieuse est tout à la fois l'expression de la misère réelle et la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée, l'âme d'un monde sans coeur, de même qu'elle est l'esprit d'un état de choses où il n'est point d'esprit. Elle est l'opium du peuple.

Nier la religion, ce bonheur illusoire du peuple, c'est exiger son bonheur réel. Exiger qu'il abandonne toute illusion sur son état, c'est exiger qu'il renonce à un état qui a besoin d'illusions. La critique de la religion contient en germe la critique de la vallée de larmes dont la religion est l'auréole. [...] La critique du ciel se transforme ainsi en critique de la terre, la critique de la religion en critique du droit, la critique de la théologie en critique de la politique.

K. MARX, Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel(1843)

Consolation chimérique

Ainsi je suis en contradiction avec vous lorsque, poursuivant vos déductions, vous dites que l'homme ne saurait absolument pas se passer de la consolation que lui apporte l'illusion religieuse, que, sans elle, il ne supporterait pas le poids de la vie, la réalité cruelle. Oui, cela est vrai de l'homme à qui vous avez instillé dès l'enfance le doux - ou doux et amer - poison. Mais de l'autre, qui a été élevé dans la sobriété ? Peut-être celui qui ne souffre d'aucune névrose n'a-t-il pas besoin d'ivresse pour étourdir celle-ci. Sans aucun doute l'homme alors se trouvera dans une situation difficile ; il sera contraint de s'avouer toute sa détresse, sa petitesse dans l'ensemble de l'univers. Il ne sera plus le centre de la création, l'objet des tendres soins d'une providence bienveillante. Il se trouvera dans la même situation qu'un enfant qui a quitté la maison paternelle, où il se sentait si bien et où il avait chaud. Mais le stade de l'infantilisme n'est-il pas destiné à être dépassé ? L'homme ne peut pas éternellement demeurer un enfant, il lui faut enfin s'aventurer dans l'univers hostile. On peut appeler cela "l'éducation en vue de la réalité " ; ai-je besoin de vous dire que mon unique dessein, en écrivant cette étude, est d'attirer l'attention sur la nécessité qui s'impose de réaliser ce progrès ?

Vous craignez sans doute que l'homme ne supporte pas cette rude épreuve ? Cependant, espérons toujours. C'est déjà quelque chose que de se savoir réduit à ses propres forces. On apprend alors à s'en servir comme il convient.

L'homme n'est pas dénué de toute ressource ; depuis le temps du déluge, sa science lui a beaucoup appris et accroîtra encore davantage sa puissance. Et en ce qui touche aux grandes nécessités que comporte le destin, nécessités auxquelles il n'est pas de remède, l'homme apprendra à les subir avec résignation. Que lui importe l'illusion de posséder de grandes propriétés dans la Lune, propriétés dont personne encore n'a vu les revenus ? Petit cultivateur ici-bas, il saura cultiver son arpent de terre de telle sorte que celui-ci le nourrira. Ainsi, en retirant de l'au-delà ses espérances ou en concentrant sur la vie terrestre toutes ses énergies libérées, l'homme parviendra sans doute à rendre la vie supportable à tous et la civilisation n'écrasera plus personne.

Alors il pourra, sans regrets, dire avec l'un de nos confrères en incrédulité : *Now abandonnons le ciel : Aux anges et aux moineaux*

FREUD.

Les croyances sont-elles nécessaires ?

Texte 3 | Alexis DE TOCQUEVILLE

Les croyances dogmatiques sont plus ou moins nombreuses, suivant les temps. Elles naissent de différentes manières et peuvent changer de forme et d'objet; mais on ne saurait faire qu'il n'y ait pas de croyances dogmatiques, c'est-à-dire d'opinions que les hommes reçoivent de confiance et sans les discuter. Si chacun entreprenait lui-même de former toutes ses opinions et de poursuivre isolément la vérité dans des chemins frayés par lui seul, il n'est pas probable qu'un grand nombre d'hommes dût jamais se réunir dans aucune croyance commune.

Or, il est facile de voir qu'il n'y a pas de société qui puisse prospérer sans croyances semblables, ou plutôt il n'y en a point qui subsistent ainsi; car, sans idées communes, il n'y a pas d'action commune, et, sans action commune, il existe encore des hommes, mais non un corps social. Pour qu'il y ait société, et, à plus forte raison, pour que cette société prospère, il faut donc que tous les esprits des citoyens soient toujours rassemblés et tenus ensemble par quelques idées principales; et cela ne saurait être, à moins que chacun d'eux ne vienne quelquefois puiser ses opinions à une même source et ne consente à recevoir un certain nombre de croyances toutes faites.

A. DE TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique* (1835-1840), Garnier-Flammarion, 1981, t. II, p. 15.

Texte 4 | Charles Sanders PEIRCE

Il est implicitement entendu, par exemple, qu'il existe des états d'esprit tels que le doute et la croyance; que le passage est possible de l'un à l'autre, l'objet de la pensée restant le même, et que cette transition est soumise à des règles qui gouvernent toutes les intelligences. [...] Le doute est un état de malaise et de mécontentement dont on s'efforce de sortir pour atteindre l'état de croyance. Celui-ci est un état de calme et de satisfaction qu'on ne veut pas abandonner ni changer pour adopter une autre croyance. Au contraire, on s'attache avec ténacité non seulement à croire, mais à croire précisément ce qu'on croit.

Ainsi, le doute et la croyance produisent tous deux sur nous des effets positifs, quoique fort différents. La croyance ne nous fait pas agir de suite, mais produit en nous des propositions telles que nous agissons de certaine façon lorsque l'occasion se présentera.

Le doute n'a pas le moindre effet de ce genre, mais il nous excite à agir jusqu'à ce qu'il ait été détruit. Cela rappelle l'irritation d'un nerf et l'action réflexe qui en est le résultat. Pour trouver dans le fonctionnement du système nerveux quelque chose d'analogue à l'effet de la croyance, il faut prendre ce qu'on appelle les associations nerveuses : par exemple, l'habitude nerveuse par suite de laquelle l'odeur d'une pêche fait venir l'eau à la bouche.

C. S. PEIRCE, « Comment se fixe la croyance » (1878), *Agone*, n° 23, 2000, p. 94-95.

Voir, dans le manuel, les textes de :

- Spinoza, p. 123
- Kant, p. 125